

## LES PRINCES ET LA PRINCESSE DE MARINCA

IL y avait autrefois, dans le royaume de Marinca, un roi qui était veuf depuis plusieurs années et qui avait à son emploi un jardinier et un boulanger. Tous les jours, ce roi se promenait dans ses terres, pour s'enquérir de ce qui s'y passait. Un soir qu'il marchait dans la campagne, il s'arrêta devant une maison dont la porte était grande ouverte. Il prêta l'oreille et eut la curiosité d'écouter la conversation des trois orphelines qui vivaient là. L'aînée disait :

— Je voudrais bien pouvoir épouser le jardinier du roi. Je vivrais dans un jardin rempli de fleurs et ça suffirait à me rendre heureuse.

— Moi, dit la deuxième, je préférerais le boulanger du roi. Il fait du bon pain et de belles pâtisseries. Comme ça, je n'aurais pas à les faire moi-même. Et la plus jeune des filles, elle, ne se gêna pas de dire :

— Moi, je choisirais le roi lui-même. J'aurais les fleurs du jardin, je mangerais du pain et des gâteaux et, surtout, je serais reine.

Satisfait, le roi continua sa route et, en arrivant à son château le soir, il se mit à penser aux trois orphelines.

— Demain matin, se dit-il, je les enverrai chercher et je saurai si elles sont toujours dans les mêmes dispositions.

Le lendemain matin, le roi envoya un domestique à leur maison, les priant de se présenter au château. Transportées de joie, elles mirent leurs plus beaux atours et se rendirent à la cour du roi. Quand elles furent devant lui, il leur rappela leur souhait de la veille et leur demanda si elles avaient changé d'idée. Saisies de crainte, elles se jetèrent à genoux toutes les trois à ses pieds et lui demandèrent pardon de leur audace. Le roi les rassura, en leur disant :

— Je n'ai aucun reproche à vous faire, au contraire. Soyez sans crainte. Si vous le voulez bien, à mon tour je ferai mon choix, tout comme vous faisiez le vôtre. J'épouserai la plus jeune de vous trois, celle qui voulait épouser le roi. Quant à l'aînée, le jardinier l'épousera, et celle qui rêvait au boulanger réalisera son rêve.

Voyant que le roi parlait en toute sincérité, elles se calmèrent et la plus

jeune se déclara prête à épouser le roi, s'il lui était possible de croire à tant de bonheur.

En un rien de temps, tout fut accompli. L'une épousa le boulanger, l'autre, le jardinier, et la cadette devint reine.

Tout semblait bien aller au château. La jeune reine, qui gardait ses sœurs à son service, régnait sur elles avec la plus grande douceur, sans se douter qu'elles nourrissaient de mauvais sentiments à son égard. Toutes les deux étaient jalouses de leur cadette, parce qu'elle avait épousé le roi. En sa qualité de reine, elle jouissait de toutes les possessions du château. Elle cueillait au jardin ses fleurs préférées ; elle obtenait à la boulangerie les pâtisseries qu'elle désirait et, ce qui est plus, le roi l'aimait tendrement.

Un jour que le roi était dans son cabinet, un messager se présenta et lui remit une missive. Ses ennemis, lui annonçait-on, s'apprêtaient à envahir son royaume. Sur-le-champ, il prit la décision d'aller à leur rencontre avec son armée. Avant son départ, il se rendit à la chambre de sa femme pour lui annoncer la nouvelle.

— Ma femme, je dois partir sans tarder pour la guerre. Tu n'as rien à craindre : je te confie à tes sœurs durant mon absence. Elles prendront bien soin de toi. De mon côté, je serai prudent et j'espère te revenir sain et sauf. Mais avant de te quitter, j'ai une chose à te demander. En mon absence, prends en note tous les rêves que tu feras et je prendrai note des miens. La reine le lui promit et il partit pour ce long et périlleux voyage.

Un jour, au château, la reine mit au monde une fille. C'était la plus belle enfant qui pouvait exister sous la couronne du soleil, et elle avait de plus, sur l'épaule gauche, un soleil en or. Le roi, qui vivait alors dans une tente bien éloignée de son royaume, vit en rêve, cette nuit-là, tout ce qui se passait à son château et il l'écrivit.

Les deux méchantes sœurs, dans la même nuit, prirent l'enfant et la déposèrent dans un berceau préparé à l'avance pour ce grand jour. Après avoir glissé cent écus d'or sous son oreiller, elles la jetèrent dans une rivière qui coulait au pied du château.

Lorsque la reine demanda à voir son enfant, ses sœurs lui dirent qu'elle était morte et que, pour lui épargner la peine de la revoir ainsi, on venait de la porter au cimetière. La reine, qui avait confiance en ses sœurs, crut en leur sympathie et pleura la perte de cette enfant depuis longtemps attendue.

Pour mettre le comble à leur méchanceté, les deux infâmes sœurs écrivirent au roi que la reine avait donné naissance à un monstre et qu'il fallait à tout prix le faire disparaître, sinon qu'elles seraient forcées de quitter le château,

tellement il était effrayant à voir. Le roi, de son côté, reçut cette dépêche avec beaucoup de chagrin. Il donna l'ordre d'exterminer l'enfant.

Le berceau que les sœurs jalouses avaient jeté dans la rivière fut poussé par le courant ; il voguait à la dérive. Mais vers la fin de la nuit, il s'arrêta dans les filets d'un pêcheur. Quand cet homme revint chez lui, ce matin-là, il tenait dans ses bras un berceau où dormait une petite fille.

— Regarde donc, ma femme, dit-il, quelle trouvaille j'ai faite, ce matin !

Longtemps les époux admirèrent cette enfant d'une extraordinaire beauté. En la changeant de vêtements, ils s'aperçurent qu'elle portait un soleil en or sur son épaule gauche et, sous son oreiller, ils trouvèrent cent écus d'or. La femme dit à son mari :

— Cette enfant doit appartenir à des gens de haute classe, à un prince, peut-être même à un roi. Puisque Dieu nous en a remis la garde, il faut la protéger et l'élever du mieux que nous pourrons.

Ils la firent baptiser et lui donnèrent le nom de Marie.

Bientôt après, le roi revint de la guerre. Mais il se garda bien de parler à sa femme de leur malheur. Ils cherchaient tous les deux à l'oublier dans la paix et le bonheur. Mais un jour que le roi était absorbé dans son travail, on frappa à la porte de son cabinet. Un messenger entra, portant à la main une missive, qui força le roi à partir de nouveau pour la guerre avec son armée. Le cœur serré, il se rendit auprès de la reine et lui dit :

— Ma femme chérie, je suis encore obligé de te quitter pour retourner combattre. Une fois de plus, je te confie à tes sœurs qui auront bien soin de toi. Je leur tracerai la ligne de conduite qu'elles auront à suivre à ton égard.

Après avoir informé les sœurs de son départ, le roi leur recommanda de traiter sa femme avec la plus grande attention et elles lui promirent de faire tout ce qu'il leur demandait. Il partit sans inquiétude.

Quelque temps après, la reine donna naissance à deux fils : les deux plus beaux enfants jamais nés sous la couronne du soleil. L'un portait la lune en or sur le bras gauche et l'autre, une étoile d'argent sur le bras droit. Cette nuit-là, le roi rêva que sa femme avait mis au monde deux garçons, dont l'un portait la lune en or sur le bras droit et l'autre, une étoile d'argent sur le bras gauche. Pendant ce temps, les méchantes sœurs, saisies de dépit, prirent les enfants à l'improviste, les déposèrent dans un berceau, en plaçant à leur tête cent écus d'or, et les jetèrent dans la rivière. Puis, elles écrivirent au roi les mêmes mensonges que la première fois.

Le berceau s'arrêta encore dans les filets du même pêcheur, qui, en sortant, ce matin-là, le trouva avec les deux enfants. Il les apporta chez lui et dit à sa

femme que ces enfants venaient sûrement de la même maison que Marie. Leur ressemblance était frappante ; les berceaux aussi étaient semblables ; et il y avait encore cent écus d'or sous chacun des oreillers. Le pêcheur et sa femme gardèrent les petits garçons et leur donnèrent les noms de Pierre et de Paul.

Un jour, le roi revint de la guerre et dit à la reine, en arrivant :

— Ma femme, je suis bien déçu : tu n'es pas celle que j'aurais dû épouser. Tu m'as déshonoré, et je te condamne à être enchaînée sur la rue principale de la ville. Là, tu recevras des mauvais traitements de la main de mon peuple. Il sera permis de te donner des coups de bâton, de te jeter des pierres, et ta seule nourriture sera celle que les bonnes gens t'apporteront.

La pauvre reine fut aussitôt prise par deux bourreaux et attachée à un poteau de fer, à l'endroit le plus passant de la rue centrale. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, on l'enchaîna à ce poteau pour qu'elle y finisse ses jours. C'est ainsi que ses deux sœurs l'avaient trahie.

Pendant ce temps, les enfants grandissaient à vue d'œil, chez leurs parents adoptifs. Marie avait fêté ses dix-neuf ans, et Pierre et Paul devaient bientôt en avoir dix-huit. Mais comme leurs protecteurs étaient faibles et avancés en âge, ils furent un jour emportés par une maladie subite. Les enfants demeurèrent seuls à la maison. La jeune fille connaissait les travaux du ménage et les garçons étaient de bons travailleurs. Pour se rendre à leur ouvrage, Pierre et Paul voyageaient à la ville, soir et matin, et ils apportaient tout leur salaire à leur sœur, qui en faisait de belles économies. Cette vie durait depuis deux ans quand, un jour, Marie leur dit :

— Mes frères, si vous voulez m'en croire, nous irons nous installer à la ville. J'irai choisir le terrain que nous achèterons et nous nous construirons une auberge. Moi, je m'en occuperai et vous autres, vous continuerez à travailler dans le voisinage. Nous ne pouvons pas manquer de réussir.

Ils approuvèrent le projet de leur sœur et partirent, un bon matin. Marie se mit à parcourir le centre de la ville ; elle trouva bientôt, dans un coin retiré, un bel emplacement. Après s'être renseignée au sujet de ce terrain, elle apprit qu'elle pouvait l'avoir à bon marché. Aussi l'acheta-t-elle.

Le même soir, toute réjouie, elle parla de son marché à ses frères, et ils convinrent de commencer sans retard la construction. Marie mit des ouvriers à l'œuvre et fit bâtir une auberge. Comme Marie était belle et accueillante hôtesse, la clientèle se mit à abonder. Les repas étant bien préparés et bien servis, les voyageurs repartaient contents.

Le roi, lui, était resté triste et solitaire, depuis ses jours de malheur. Il n'oubliait pas la femme qu'il avait tant aimée et qu'il avait lui-même condam-



née à être exposée à tous les temps et à la cruauté de son peuple. Il apprit, un jour, qu'une nouvelle auberge, tenue dans la ville par une jeune fille et deux jeunes gens, émerveillait tous ceux qui s'y arrêtaient. Il décida d'aller lui aussi leur rendre visite. En arrivant à la porte de l'auberge, l'hôtesse vint le recevoir en faisant une profonde révérence.

— Bonjour, sire mon roi, lui dit-elle. Je suis honorée de votre visite.

— Ma jeune demoiselle, lui dit-il, j'ai entendu dire grand bien de vous et de votre auberge, et la curiosité m'a poussé à venir vous voir.

Après avoir parcouru la maison, il s'était rendu compte qu'elle était aménagée avec le meilleur goût. Aussi, il dit à la jeune fille :

— Jamais je n'aurais cru qu'à votre âge vous puissiez si bien conduire une telle entreprise.

Le roi éprouvait, sans se l'expliquer, un très vif attrait, pour cette jeune personne qu'il voyait pour la première fois. Avant de partir, il l'invita avec ses deux frères à aller le voir au château. Et il s'en retourna rêveur, en pensant : « Si leurs parents vivaient, comme ils seraient fiers d'enfants aussi bien doués ! »

Quand les deux sœurs jalouses entendirent le roi raconter l'histoire de ces trois orphelins, la femme du boulanger dit à l'autre :

— Les enfants de notre sœur auraient-ils par hasard été sauvés ? Il paraît qu'ils sont d'une beauté extraordinaire. Si tu y consentais, toi qui es la plus âgée, tu irais, demain, déguisée en mendicante, examiner leur auberge. Tu verrais, à leur ressemblance, s'ils sont bien les enfants du roi et de la reine. Si c'étaient eux et si la vérité venait à se découvrir, nous serions perdues.

Le lendemain matin, l'aînée des deux sœurs, habillée en vieille mendicante, alla frapper à la porte de l'auberge. La jeune hôtesse la fit entrer et la reçut poliment. La mégère s'aperçut, dès le premier coup d'œil, qu'elle avait bien affaire à l'enfant de sa sœur ; elle habitait là avec ses deux frères. « Quel moyen prendre pour les faire disparaître ? » pensa-t-elle. Elle songea aussitôt aux trois géants féroces qui vivaient dans un vieux château, sur la montagne d'en face. Pour arriver à ses fins, elle dit à la jeune fille que son auberge était bien meublée, mais qu'il y manquait encore bien des choses.

— Dites-moi donc, ma bonne dame, ce qui nous manque. Nous avons fait notre possible pour ne rien laisser à désirer.

— Tiens, ma petite fille, vois-tu cette montagne ? Trois bons géants y vivent dans un château. Ils ont en leur possession un oiseau qui parle, un arbre qui chante et une cruche d'eau dorée. Si vous faisiez creuser un étang devant la porte de votre auberge, si vous y mettiez le contenu de cette cruche, il en sortirait un poisson aux écailles de verre. Dans ces écailles, qui luisent comme

des miroirs, tout le monde pourrait se mirer. Une chose si extraordinaire attirerait une foule sans nombre : tout le monde viendrait voir ce spectacle prodigieux. Dans votre auberge, sur une table, vous placeriez l'oiseau qui parle. À votre porte, se dresserait l'arbre qui chante et qui joue des airs comme on n'en a jamais entendu dans le monde. Ces merveilles enchanteraient les voyageurs ; ils ne voudraient plus quitter votre maison.

— Mais, ma bonne mère, qui serait capable d'aller chercher toutes ces choses ?

— Tes deux frères en sont capables. Comme ils sont orphelins, les géants auront pitié d'eux. Ils leur donneront volontiers ce qu'ils désirent.

— Je leur en parlerai ce soir et, s'ils y consentent, je les enverrai voir les géants de la montagne.

La prétendue vieille, en faisant un détour, continua sa route vers le château. Arrivée, elle dit à sa sœur que ces enfants étaient bien ceux de la reine, leur sœur. Puis elle lui parla du voyage à la montagne proposé à la jeune fille.

Le soir venu, Marie, de son côté, fit part à ses frères de la visite de la vieille mendicante et de ce qu'elle lui avait conseillé. Pierre dit :

— Je partirai demain matin à la recherche de ces trois merveilles. Monté sur un bon cheval sellé, je gravirai la montagne, qui semble proche, mais qui doit être fort éloignée. Si c'est possible, je t'apporterai l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée. Si je ne suis pas revenu au bout de trois jours, c'est que j'aurai perdu la vie. Je te laisse mon chapelet. Tant que les grains auront de l'éclat, je serai vivant. Mais si, un jour, ils ternissent, je serai mort.

À la pointe du jour le lendemain, Pierre partit sur son cheval, en disant adieu à son frère et à sa sœur. Au pied de la montagne, il rencontra un étrange vieillard. Les cheveux lui descendaient en bas des épaules, les sourcils, à la ceinture, et la barbe, sur les pieds. Et il semblait aveugle.

— Bonjour, étranger, lui dit Pierre.

— Où vas-tu donc, jeune homme ?

— Bon vieillard, je veux monter sur la montagne. Il y a là, paraît-il, un château ; dans ce château, un oiseau qui parle ; à la porte du château, un arbre qui chante et une cruche d'eau dorée.

— C'est vrai, mon jeune homme. Mais on ne peut s'y rendre sans s'exposer au danger.

— Mon bon vieillard, êtes-vous capable de m'enseigner le chemin qui y mène ?

— Oui, je le peux. Écoute-moi bien. Continue à marcher sur cette route.

Elle serpente le long des flancs de la montagne. Surtout, prends bien garde de ne jamais regarder en arrière de toi. Sois prudent. Si tu te retournais, tu tomberais métamorphosé en masse de sel. Des voix t'appelleront et essaieront de te tenter ; mais il faut leur résister.

— Ne craignez rien, mon bon vieillard, je poursuivrai droit mon chemin, sans jamais me retourner.

Pierre se mit aussitôt à gravir la montagne. Quand il eut parcouru quelque distance, les plus belles mélodies qui peuvent exister parvinrent à ses oreilles. Puis, une voix charmante derrière lui l'interpella :

— Vois donc comme je suis belle. Regarde tout ce qui m'entoure. Il y a ici des merveilles que tu n'as encore jamais vues.

Tout d'abord, le jeune voyageur ne fléchit pas. Mais tout à coup, il s'oublia et retourna la tête. Le voilà métamorphosé, avec son cheval, en masse de sel.

Trois jours après le départ de son frère, Marie, qui regardait souvent le chapelet qu'il lui avait laissé, s'aperçut qu'il avait terni ; il était devenu gris. Au désespoir, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, se disant que son frère avait dû perdre la vie et qu'elle en était responsable. Le soir, quand Paul revint de l'ouvrage, elle lui raconta le sujet de son chagrin. Il lui répondit :

— Ma sœur, ne pleure pas. Je vais aller à la recherche de notre frère et je suis sûr de le ramener. Je me rendrai ensuite sur la montagne et rapporterai tout ce que tu souhaites : l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée. Avant de partir, je vais te laisser mon couteau. Tant que sa lame restera brillante, je serai vivant, hors de danger. Mais si une tache de sang y paraît, je serai mort.

Le lendemain matin, Paul se procura un cheval bridé et sellé, et il partit à la recherche de son frère. Quand, à son tour, il arriva au pied de la montagne, le même vieillard, assis sur une pierre, lui apparut :

— Bonjour, étranger, lui dit-il. Où vas-tu donc ?

— Mon bon vieillard, n'avez-vous pas vu un jeune homme à cheval passer ici, il y a quelques jours ?

— Oui, un jeune homme qui te ressemblait beaucoup. Il s'est arrêté devant moi et il m'a demandé le chemin à suivre pour gravir la montagne.

— Voulez-vous me dire quelle route il a prise ?

— Celle que tu suis là. Il n'y en a pas d'autres. Toi aussi tu veux te rendre sur la montagne pour trouver la cruche d'eau dorée, l'oiseau qui parle et l'arbre qui chante ? Mais écoute-moi bien. Garde-toi de détourner la tête en montant. Si tu regardes ce qui se passe derrière toi, tu tomberas métamorphosé en masse de sel.

— Mon bon vieillard, je ne tournerai pas la tête du voyage ; je vous le jure !

Il continua sa route, mais quand il arriva à l'endroit où son frère avait succombé, il commença à entendre des chants très doux et une voix qui lui disait :

— Regarde donc comme je suis belle. Admire la richesse de ces lieux où je vis.

— Charmé, le jeune homme ne put résister. Il tourna la tête et il tomba aussitôt près de son frère, figé comme lui en masse de sel.

Leur jeune sœur, tourmentée d'inquiétudes, allait souvent regarder le couteau. Comme elle s'en approchait une fois de plus, elle aperçut une grande tache de sang sur la lame. Désespérée, elle tomba sur une chaise, en se disant qu'elle était la cause de la perte de ses deux frères. Après avoir sangloté longtemps, elle essuya ses larmes et se leva d'un bond. Ayant fermé l'auberge, elle se rendit au marché pour y acheter un cheval bridé et sellé. Elle attacha à la selle un morceau de coton et se mit en route pour le château des géants. Comme elle filait à une grande allure, elle arriva, à midi, au pied de la montagne. À la vue d'un vieillard assis sur une pierre, elle descendit de son cheval et lui souhaita le bonjour.

— Bonjour, belle étrangère, lui répondit-il.

— Mon bon vieillard, vous me semblez malheureux. Vos sourcils sont si longs que vous ne paraissez pas voir clair. Si vous le vouliez, je les couperais. Je raccourcirais aussi votre barbe et vos cheveux.

— Je serais bien heureux, si vous étiez assez bonne de me rendre ce service.

Elle tira aussitôt les ciseaux qu'elle portait à la ceinture et se mit à tailler cheveux, barbe et sourcils.

Quand elle eut fini, le vieillard fut heureux de voir briller le soleil. Il lui dit :

— Belle demoiselle, je sais ce que vous cherchez.

— Mes deux frères, reprit-elle. Les auriez-vous vus passer par ici ? Le premier est parti il y a sept jours ; depuis trois jours, le dernier m'a quittée.

— Oui, je les ai vus tous les deux. Arrêtés près de moi ils m'ont demandé quel chemin prendre pour monter sur la montagne. Je leur ai fait des recommandations, mais ils ne les ont pas suivies. Ils sont donc maintenant métamorphosés tous deux en masse de sel. Apprenez que pour parvenir à escalader cette montagne, on ne doit pas regarder en arrière de soi. Des voix s'élèvent pour distraire et tenter le voyageur, mais, s'il a le malheur de les écouter, il est aussitôt changé en masse de sel.

— Mon bon vieillard, j'ai un morceau de coton sur ma selle. Si je le pre-

nais et si je m'en enveloppais la tête en me couchant sur les épaules de mon cheval, je n'entendrais sûrement aucun bruit. Ne pourrais-je pas ainsi parcourir le trajet de la montagne sans accident ?

— Oui, ma jeune fille, vous avez une bonne idée. Suivez-la bien.

Marie remercia le vieillard et, après s'être entortillé la tête, elle continua sa route. Elle gravit la montagne sans entendre les voix et arriva en face du château, sur le sommet. Là, elle enleva le coton qui lui recouvrait la tête et s'approcha de la galerie où les trois géants se promenaient. En la voyant, ils lui dirent :

— Bonjour, belle princesse de Marinca. Ne vous vantez pas d'être arrivée jusqu'à nous, parce qu'il vous arriverait malheur.

— Pourquoi m'appellez-vous princesse ? leur demanda-t-elle, surprise.

— L'avenir pourrait bien vous le dire, répondirent-ils. Pour le moment, parlons de ce qui vous a amené au château. C'est dû à une atroce trahison. Mais nous pouvons la déjouer. À cette fin, nous allons vous donner l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée.

Un des géants s'approcha d'elle et lui présenta une toute petite bouteille.

— Prenez cette fiole, lui dit-il, et descendez la montagne, jusqu'à la chute des Crans-Serrés. Là, vous trouverez vos frères métamorphosés en masse de sel. Videz sur les deux buttes que vous verrez le contenu de la fiole, et vos frères recouvreront aussitôt la vie. Puis revenez sur vos pas jusqu'ici et nous vous donnerons les objets que vous êtes venue chercher.

La jeune fille descendit à toute vitesse et vida le contenu de la fiole sur les deux masses de sel, à la chute des Crans-Serrés. À l'instant même, ses frères revinrent à la vie.

— Mes chers frères, ne craignez rien, leur dit-elle. Vous étiez métamorphosés en sel, et c'est moi qui vous ai délivrés. Remontons ensemble cette montagne et nous obtiendrons les objets de nos recherches.

Les voyant arriver tous les trois, les géants s'exclamèrent :

— Bonjour, beaux princes de Marinca ! Ne vous vantez pas de vos succès, parce qu'il vous arriverait malheur.

Les jeunes gens restèrent tout surpris, eux aussi, de s'entendre nommer princes. Mais les géants ne leur laissèrent pas le temps de les interroger.

— Nous vous donnons maintenant l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et la cruche d'eau dorée. Vous, ma jeune princesse, vous apporterez vous-même l'oiseau dans sa cage d'or. Un de vos frères suivra avec l'arbre qui chante et le troisième emportera la cruche dorée dont vous connaissez l'utilité, même si elle vous a été enseignée malicieusement. Quand vous aurez fait construire

un étang et que vous l'aurez rempli d'eau mêlée au contenu de cette cruche, vous lancerez un coup de sifflet. Voici le sifflet dont vous vous servirez. Un poisson sautera de l'étang à six pieds de hauteur et ses écailles refléteront comme un miroir tous ceux qui passeront devant lui. Cette eau, de plus, contiendra des poissons délicieux à manger.

Après avoir remercié les trois bons géants, la princesse et les princes de Marınca redescendirent la montagne et, le cœur en joie, reprirent le chemin de l'auberge.

Pendant ce temps, le roi se consumait d'inquiétude et d'ennui à son château désert. Il avait bien appris que Marie et ses frères étaient partis depuis plusieurs jours. Mais comme ils n'étaient pas revenus, il cherchait à avoir de leurs nouvelles. Il se rendit même plusieurs fois à leur auberge. Tout y était silencieux comme la mort.

Enfin, un bon soir, ils arrivèrent tous trois sains et saufs, apportant avec eux les trésors de la montagne des trois géants. Dès le lendemain, ils engagèrent des ouvriers pour creuser l'étang. Une fois l'étang préparé, ils le remplirent d'eau claire et y ajoutèrent le contenu doré de la cruche. Marie donna aussitôt un coup de sifflet et le plus beau poisson du monde bondit hors de l'eau. Ses écailles étaient un miroir et ceux qui s'y regardaient restaient éblouis. L'arbre qui chante répandait autour de lui des airs comme personne en avait jamais entendu. Mais l'oiseau, lui, avait le cou sous l'aile, comme s'il eut été malade.

Le roi, ayant appris leur retour, s'empressa d'accourir. Encore une fois, la jeune hôtesse lui fit d'aimables invitations et réussit à le garder pour le souper. Après avoir écouté le récit de leur aventure, le roi alla voir l'étang et trouva le poisson merveilleux. L'arbre qui chante l'ébahit tout à fait. Mais l'oiseau restait coi, sans un mouvement, sans un son. Il ne voulait même pas manger. Avant de les quitter, le roi invita la jeune hôtesse et ses deux frères à dîner chez lui, le lendemain.

— Sire mon roi, lui répondirent-ils, il nous est impossible d'aller vous rendre visite.

Tout surpris, le roi leur en demanda la raison. La sœur répondit :

— Vous savez que nous ne pouvons faire de mal à personne. Jamais alors nous nous rendrons à votre château, à cause de l'ordre que vous avez donné à votre peuple d'injurier en passant la pauvre malheureuse attachée à l'endroit le plus passant de la rue principale.

— À vous trois, reprit le roi, je donne permission de passer sans insulter cette femme.

— À cette condition seulement nous acceptons avec plaisir votre invitation. Il fut donc convenu que, le jour suivant, ils iraient au château.

Le lendemain, la sœur et les frères décidèrent d'apporter avec eux le précieux oiseau. Au moment de leur départ, l'oiseau se réveilla, leva la tête et se mit à parler. Ils en furent surpris et heureux. Dans un roucoulement qui ressemblait à un chant, il leur dit :

— Rendus au château, demandez qu'on place devant le roi une assiette pleine de rassades. Perchez-moi dans ma cage, à la portée du roi.

Arrivée au château avec ses frères, Marie pria un serviteur de mettre devant le fauteuil royal une assiette remplie de rassades de toutes les couleurs.

À l'heure fixée, tous les convives arrivèrent à table, et l'oiseau fut placé à la droite du roi, à côté de Marie et de ses frères. Le roi, surpris de voir devant lui une assiettée de rassades, s'adressa au serviteur, disant :

— Pensez-vous que je puisse manger ces perles ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'oiseau, tout près de lui, se mit à roucouler, puis à parler.

— Sire mon roi, il vous est aussi difficile de manger cette assiettée de rassades que de croire la pure vérité : vous êtes ici à table avec vos propres enfants.

Le roi, n'y comprenant rien, dit à l'oiseau :

— Mon bel oiseau, répète donc ce que tu viens de dire.

— Sire mon roi, manger cette assiettée de rassades vous est aussi difficile que de vous croire assis à table avec vos trois propres enfants. Vous souvenez-vous qu'un jour, vous êtes parti pour la guerre ? Pendant votre absence, n'avez-vous pas fait des rêves ? N'avez-vous pas rêvé, une nuit, que votre femme avait donné naissance à une fille, la plus belle princesse du monde et que, sur son épaule gauche, elle portait un soleil en or ? Vous, princesse de Marinca, prouvez ici au roi votre père la vérité que je viens de lui annoncer.

Tout étonnée elle aussi, la belle princesse s'avança et découvrit sa blanche épaule à son père, qui admira le soleil en or qu'elle y portait. L'oiseau continua :

— Sire mon roi, la deuxième fois que vous êtes parti en guerre, n'avez-vous pas rêvé que la reine, votre femme, avait mis au monde deux fils jumeaux, les plus beaux enfants sous le soleil du jour ? Au bras de l'un, resplendissait la lune en or, et à celui de l'autre, une étoile argentée. Mes deux princes, prouvez à votre père, en ma présence, la vérité que je viens de lui annoncer.

Les deux princes découvrirent leurs bras et en montrèrent les marques à leur père. Le roi, se jetant aux genoux de ses enfants, s'écria :

— Enfants bien-aimés, dont j'ai tant pleuré la perte, est-ce possible de

vous retrouver ainsi aujourd'hui ? On m'a trompé, on m'a mille fois trahi. Allons à l'instant chercher votre pauvre mère, qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Me pardonnera-t-elle jamais mon crime ?

En toute hâte ils se dirigèrent vers la place royale. Arrivé près de sa femme, au pilori, le roi se jeta à ses pieds, la suppliant de lui pardonner.

— Je t'ai tant aimé, mon cher époux, lui dit-elle avec douceur, que je t'ai depuis longtemps pardonné. Je t'aime encore et je t'aimerai toujours. Je sais que tu n'es pas coupable envers moi. On t'a cruellement trompé.

Après qu'on l'eut déliée, la reine prit ses enfants dans ses bras, ses chers enfants qu'elle ne connaissait même pas. Elle les serra contre son cœur en les embrassant tendrement.

Tous ensemble ils s'en retournèrent au château, où les accueillit une grande foule qui chantait dans les rues le triomphe final de la vérité et de la justice. En arrivant au château, le roi se fit grand juge. Il prononça la sentence de mort contre ses deux infâmes belles-sœurs. Avec le temps et les bons soins, la reine se remit des mauvais traitements qu'on lui avait infligés pendant si longtemps. Elle vécut avec son mari et ses enfants, dans la joie et dans le bonheur, durant de longues années.